Les manuscrits à thématique religieuse, objets de curiosité et d'étude

Auguste Pécout
Coran et sciences religieuses, pratiques divinatoires et magiques
Les manuscrits à thématique religieuse, objets de curiosité et d'étude

Auguste Pécout
Coran et sciences religieuses, pratiques divinatoires et magiques

Du romantisme aux « sciences positives » : curiosité, goût et intérêt pour l'Orient musulman dans la France méridionale du XIXe siècle

L'intérêt pour l'Orient musulman - c'est ainsi que l'on définit au XIXe siècle les territoires dont les États ont pour langue administrative l'arabe, le turc ou le persan - s'est développé en Europe à la fin du XIXe siècle, et plus nettement encore au cours du premier tiers du XXe siècle. Il a donné une colonisation particulière au mouvement romantique et pris des formes spécifiques dans le Midi de la France. En bénénisant des textes, mais aussi des objets importés d'Orient, qui ont pu circuler ou être rassemblés dans le cadre de collections. Certains étaient appréciés pour leur beauté, comme éléments de décor, d'autres pour leur contenu - on pense en particulier aux manuscrits orientaux qui ont contribué au développement d'une science philologique qui s'affirme à la fin du Second Empire. Pour comprendre comment ce goût pour l'Orient a pu se manifester en Provence, on peut prendre comme guide Ésèbe Désert et de Salles (1806-1870), un Montpellieran qui a longtemps vécu à Marseille. Grâce aux publications et aux archives qu'a laissées ce contemporain d'Éugène Delacroix, de Victor Hugo et d'Élisée Reclus, on peut deviner ce qui a fait à ses yeux la face d'attraction de l'Orient. La génération suivante a paradigmatiquement laissé moins de traces, le savant rigoureusement éclairant souvent l'homme de lettres, et l'imagination étant désormais réservée à la sphère du privé. Auguste Pécout (1837-1915), libre pourtant de devoir de réserve imposé au fonctionnaire des Affaires étrangères ou de l'institution publique, a par exemple laissé peu de traces sur ses propres sentiments. Science et imagination se sont éloignées, mais il est donc facile d'observer la première génération de ces figures exemplaires d'amateurs et de savants auxquels les collections des bibliothèques et des musées de Provence doivent une partie de leurs fonds orientaux.

Une figure romantique et excentrique : Ésèbe de Salles

Le 4 janvier 1873, pauvre et oublié de tous, Ésèbe de Salles, écrivain entre 1826 et 1897 de la chaire d'Arabe de Marseille, meurt dans sa ville natale de Montpellier. Il lui léguera ses archives et sa bibliothèque. Fait-il une figure isolée, extraordinaire parmi les notables et savants du Midi de la France ? Passé du libéralisme à la réaction, original à contre-courant des moeurs du temps, avec une pointe de drame, de Salles fait, par certains aspects, figure d'exception. Il tient pourtant salon à Marseille, correspond avec Antoine-Issac Silvestre de Sacy, l'huître orientaliste secrétaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et rassure qu'il conserve longtemps d'aucune à une notoriété nationale à travers les romans et les essais qu'il publie n'est pas dénuée de tout fondement.

L'attirait pour l'Orient que l'auteur de Salles - il écrivait une « Anglo-indienne » (plutôt exactement la fille d'un Danois et d'une Indienne de Marshaliakad) rencontrée sans doute à Cadres où il séjourne en 1822, participait en 1836 comme interprète de l'Armée d'Afrique à l'expédition d'Alger, fait en 1837-1838 un voyage en Orient qui le conduit en Égypte en Turquie et en Grèce, en passant par la Syrie - n'a rien de rare parmi la jeunesse des écoles de son temps. Il s'inscrit dans le mouvement romantique de Renaissance orientale qu'a mis en évidence, il y a un demi-siècle déjà, l'historien de la littérature Raymond Schwab. Ce goûta s'arrêta souvent, d'une façon qui peut nous sembler parfois étrange, avec celui du Moyen Âge poétique et géométrique. Il est marqué par la nostalgie - avec le sentiment que Péronnet, la spiritualité et la pédestre du monde anciens sont menacés par les débuts de l'industrialisation et la rationalisation du travail. Il peut pourtant fou- verture sur le monde et la régénération des civilisations orientales ennuyées - avec l'idée que l'Europe, à qui elles ont transmis la paix ancienne et le politique, se doit de reprendre ses droits à leur égard.

Il se nourrit de l'insatisfaction d'une jeunesse aux aspirations de laquelle la Monarchie restaurée ne répond plus, qui vit aux souvenirs de l'Empire napoléonien, y compris l'expédition d'Égypte, et contemple une époque insécurisée au régime, tandis
que l'Idaou, présenté comme une religion sans crêpe, semble plus naturel. De ce mouvement de mode pour l'orient musulman en Hongrie remonte exactement à la publication du Devoce oriental oriental de Johann Wolfgang von Goethe (1816), réédition augmentée en 1827, (traduction française en 1835) et en Angleterre de Victor Hugo (1821), mais aussi à la fondation en 1822 à Paris de la Société orientale, qui rassemble les savants s'intéressant à l'histoire, à la philosophie, aux sciences, à l'architecture et aux langues des Peuples orientaux, et l'afflux d'auditeurs au cours d'année disponibles à l'école des langues orientales. Le philologue déclenche devant la difficulté de l'apprentissage, mais existe de Sales, le jeune docteur en médecine de la faculté de Montpellier visité à Paris, fait partie des quelques-uns qui perduraient dans leur effort. Sa croque l'y précipite.

L'Orient familial du Midi

Pour les béni-sans en effet, l'Orient prend une signification particulière, qui tient à sa proximité relative. À Marseille, qu'on qualifiera plus tard dans le siècle de Porte de l'Orient — c'est le titre d'une des deux comédies de Paris de Chateaubriand qui décorent depuis 1814 le nouveau palais longchamp dans le clos phocéen —, à La Ciotat ou à Saint-Tropez, plusieurs femmes tiennent un rôle de part leur riche liaison des relations commerciales qui entretiennent d'abord avec les ports du Levant. Elles ont fourni des drogmatiques, interprètes chargés d'assister les consuls de France dans les États du Levant, généralement formés sous le drapeau de l'Église comme des marchands de langues à Paris puis à Istanbul, et plus tard, avec les expéditions d'Égypte, de Moncloa et surtout les campagnes orientales, des interprètes militaires quiurent aussi des savants dont beaucoup collectionnent les manuscrits. On peut citer les noms de Jean-Michel Ventur de Paradis (ses papiers sont conservés à la Bibliothèque nationale de France), d'Antoine, Amédée et Alphonse Rousseau, fils du consul Joseph Rousseau (venu en 1813 et 1814, sa collection de manuscrits particulièrement important enrichit les fonds de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, alors que certains manuscrits avaient fait l'objet d'un don en 1822 en faveur de la nouvelle Société arabe, d'Aix, de Louis-Charles Hérault (dont le fils domma la collection d'archaïques arabes à la Société historique d'Algérie), ni à Nice d'une famille impériale. Mais lorsqu'il n'avait pas le goût de la collection, qu'il a plus prosaïque, l'interprète militaire téméraire, fils naturel du négricien de La Ciotat Urbain Bire, semble quant à lui être bien remis aux talents antiques de ses proches pour mieux connaître l'histoire de l'Afrique du Nord. Marseille en est d'autant plus déçue par des comparaisons ortographe du Poche-Orient (les Magyars) sont beaucoup plus rares, malgré l'effort de la guerre en Europe qui leur a permis de faire une forte apparition vers 1805-1815. Depuis 1815, les écrivains et les voyageurs ont tendance à la plupart des figures orientales de Syrie, de noms grecs catholiques, installées en ville après avoir accompagné la retraite de l'armée française d'Égypte), marquant la ville de leur cachet. On s'explique donc aisément la création en 1821 d'une chaîne d'origine dépendant de l'école des langues orientales, et confiée à l'un de ces réfugiés, le prêtre Gabriel Fréy.

L'orientalisme romantique méridional se nourrit aussi d'un imaginaire méridional, qui rappelle l'ancienne présence musulmane dans la province de Narbonnaise au VIE siècle et dans le massif des Maures au Ier siècle, éléments constitutifs d'un discours régionaliste qui s'oppose à la centralisation parisiens. Pour le genre de Sales, qui publie en 1821 une, un roman qu'il fait passer pour la traduction française d'une œuvre posthume de Walter Scott, « dans les vignes de la colonie [de Montpellier], et dans le langage qu'on y parle, des traits vraisommes évaluées aussi bien que les temps de la chevalerie et de l'Absurdité », l'action, datée du VIe siècle de l'église (soit vers 1514 du XVe siècle), met ainsi en scène les amours impensables entre une, un médecin chrétien, qui tient sa première formation d'un savant arabe, et Minia, une princesse musulmane venue avec son père trouver domicile à Montpellier. La reprise malheureuse de « guerre de religion » séparent les deux amants.

Militaires, missionnaires et colons : les effets de l'occupation de l'Algérie

Après l'expansion d'Égypte et la conquête militaire de la Désert, les relations entre la Provence et l'Orient musulman se multiplient : on peut aussi à Marseille ou à Toulon les convier de prisonniers algériens en direction de leurs fiefs de départ dans la série Saint-Marguerite au long de Conflans, le fort de la Malouine à Toulon, les forts Saint-Pierre et Saint-ouen à Sète, et le fort Bruscio à Agde, aussi bien que les ambassades des dirigeants turcs, égyptiens ou turc officiellement invités à Paris. Militaires, missionnaires et colons rapportent d'Algérie d'ouvrage et objets. Verdon, Hincard d'Arvor, le ramen à leurs élèves de Sales publie à la suite de son expérience algerienne, et de l'héritage de l'héritage, se pointe de n'oublier revenus des « paysagest et des pistes de la chaîne de l'Islam et l'Église, c'est-à-dire, de la monarchie, des maîtres curieux, des artistes curieux » que se sont parmi les officiers français après la prise de la chaîne d'Algérie. Ces objets, aussi bien que des manuscrits appartenant des amateurs ou sauf du vandalisme, ont parfois circulé d'une main en main. Certains collectionneurs les ont sans doute logés aux musées et aux bibliothèques de leurs lieux nataux (comme c'est le cas des deux manuscrits pris sur le champ de bataille en Algérie donnés à l'université de Genève par l'officier mire, ou bien aux sociétés savantes dont ils ont été les membres, comme la Société méditerranéenne des arts et belles-lettres de Marseille, fondée en 1798, la plus moderne Société de statistique de Marseille, fondée en 1827, ou l'Association de l'Art, à laquelle Gustave Roi (1854-1871), un capitaine au long cours ayant acquis pendant sa jeunesse à Alger une bonne formation en arabe, dépose le manuscrit de sa traduction inédite des Mawis et une nuit. D'autres savants comme le marquis Joseph-Honoré Barin de Tassé (1794-1870), formé très jeune à l'arabe, avec l'aide d'Égyptiens croates, avant de partir pour suivre ses études à Paris et se spécialiser sur l'Inde musulmane, et se spécialiseront au sud ouest et au sud des saints, feront venir des œuvres et enrichiront leur bibliothèque, manuscrits y compris, et permettreont ainsi leur acquisition par de nouvelles générations de savants — ce sera aussi le cas plus tard pour un autre Marquis, le docteur Henri Sauvage (1821-1868), dont les travaux de numisma-}
de comme une religion sans tabou. De ce mouvement de mythes liés à l’Europe, un souci du Divin ancien-oriental vient se greffer sur le texte de 1895, réédité en 1930, de Victor Hugo (1821), mais en 1822 à Paris de la Société des savants l’intéressant plus spécifiquement à l’histoire, aux Sciences, à la connaissance des Peuples orientaux ou arabes, à tout ce qu’ils ont dû en nous transmettre de leur philosophie.

Le mercredi, 26 décembre 1910, est le jour où l’imagination s’éveille à l’idée de la création d’une nouvelle organisation religieuse a l’instigation du comte de Caylus, un certain Joseph-Auguste Delahaye qui, avec la permission de l’Église, est amené à faire le tour de Paris pour enregistrer les adeptes potentiels de son mouvement. Il est ainsi que naît le culte de l’Église de l’Éternel Roi, qui prendra petit à petit de l’importance et deviendra un phénomène religieux important.

La fondation de l’Église de l’Éternel Roi a lieu en 1910, avec pour but de propagandiser une nouvelle doctrine qui permettrait de sauver l’humanité de la corruption et de l’obscurantisme. Le culte a pour objet de promouvoir une nouvelle ère de paix et de prospérité, où les peuples vivraient en harmonie et en accord avec la volonté divine.

Cependant, de nombreux obstacles sont mis en place par les autorités religieuses existantes, qui considèrent le culte comme une menace pour leur pouvoir et leur influence. Cependant, le mouvement continue de grandir, et de plus en plus de personnes se joignent à l’Église de l’Éternel Roi.

Au fil des ans, le culte recèle de nombreux secrets et mystères, qui sont transmis de génération en génération. Les adeptes de l’Église de l’Éternel Roi croient fermement en leur cause et sont prêts à tout pour la poursuivre.

La question de la nature exacte de l’Église de l’Éternel Roi est encore debattue aujourd’hui, et il est difficile de trancher en quoi consiste réellement cette nouvelle doctrine. Ce qui est certain, cependant, c’est que l’Église de l’Éternel Roi a eu une influence significative sur l’histoire et la société de son temps, et qu’elle continue d’occuper un rôle important dans la vie religieuse et spirituelle de nombreux adeptes.

La fin de l’Église de l’Éternel Roi a lieu en 1930, avec la mort du fondateur, Joseph-Auguste Delahaye. Cependant, le culte continue d’exister et d’avoir une influence importante sur une grande partie de la population mondiale.

Ce qui est certain, cependant, c’est que l’Église de l’Éternel Roi a eu une influence significative sur l’histoire et la société de son temps, et qu’elle continue d’occuper un rôle important dans la vie religieuse et spirituelle de nombreux adeptes.
Auguste Louis Pécoul (1837-1916)

Un collectionneur dévoué, généreux et religieux dans l'âme

L'attachement sans limite qu'Auguste Louis Pécoul portait pendant plus de trente ans à l'essor et au renforcement des collections de la bibliothèque Méjanes est, entre autres raisons, lié aux racines historiques de sa famille. Son arrière-grand-père, né à Aix-en-Provence en 1755, y fut adjoint à la Direction des Monnaies. Après sa mort pour la Martinique du grand-père, la famille se partagea entre la France et l'île : les deux plantations de canne à sucre se partageaient de pipeline, député anti-esclavagiste, ainsi que le père d'Auguste exercera comme médecin à Aix et y décora particulièrement remarquable pendant l'épidémie de choléra qui sévit en 1832. Il quitte Aix peu de temps après pour Gravel (France) où il structure au château de Villiers, qu'il rénove et agrandit, en formant une petite collection d'objets d'art. C'est là que naît Auguste Pécoul, en 1837.

Un destin contrarié à Solœmes

À vingt-deux ans, après des études de lettres et de droit à Montpellier et Aix, Auguste Pécoul entre comme novice à l'abbaye de Solœmes. La règle bénédictine y avait été restaurée en 1833 par Dom Guéranger, ainsi que le chant grégorien, grâce à la constitution progressive d'une collection de fac-similés de manuscrits médiéval venant de toutes les bibliothèques d'Europe. Les notes reçues passées à l'abbaye marquent durablement Pécoul. Il entretenait toute sa vie de fers forts avec la communauté de Solœmes, qu'il dirige des abbés cinquante lettres à Dom Guéranger, tiède à Dom Couturier et douce à Dom Delatte, deuxième et troisième abbés de Solœmes, sont inventoriées dans sa correspondance), ce de moines qui partagent ses centres d'intérêt intellectuels. C'est le cas de Dom Besse, envoyé à Solœmes bien après, qui mène des recherches historiques sur la vie religieuse, la théologie, l'histoire ecclésiastique, et que Pécoul encouragera chaque année à Villiers pour lui ouvrir sa bibliothèque. Il devait être le bénéficiaire testamentaire, ce de Dom Pothès, qu'il a connu à Solœmes, Horiste, paléographe et musicologue engagé dans la réforme du chant grégorien. Le chant grégorien restera une de ses grandes passions — sans moins de sept boîtes d'archives sur ce sujet sont conservées à la bibliothèque Méjanes. Pécoul ne mobilisera pendant plus de quinze ans pour le chant grégorien ; on le voit distribuer la paternale d'une campagne de presse qui éclate dans le Monde en 1889, faisant polémique autour du privilège d'impression des lices de chant grégorien donné par le Vatican à frédéric Puevey de Radisson. La restauration du chant grégorien est un sujet brillant dans l'église entre 1904 et 1944, et Pécoul joue sa peine à l'édifice en prenant part et cause pour le chant grégorien contre les éditions de Puevey, dont on doute de la valeur scientifique. Il se place habilement, dans cette affaire, en défenseur de la cause de l'histoire française du livre, milieu syndical connu pour son anti-cléricalisme, pour soutenir, en fait, la cause de Solœmes. Pécoul quitte le monastère en 1883, trois ans après
Auguste Jis Pécout (1837-1916)

sur dévoué, généreux
religieux dans l’âme

L’attachement sans limite qu’Auguste Louis Pécout portait plus de trente ans à l’accroissement des collections de la bibliothèque Mégare est, entre autres raisons, lié aux souvenirs attachés à sa famille. Son arrière-grand-père, né à Avignon en Provence en 1535, y fut adjoint à la direction des monnaies. Après le départ pour la Montagne du grand-père, la famille se partage entre la France et l’Italie : les deux plantations de canne à sucre se rattachent par leurs fers, dépeintes à l’exquise estampe. Au Roi et à la France, il est particulièrement remarqué pendant le jubilé de chœurs qui se tint en 1834. Il quitta Pécout peu de temps après pour l’Italie (Estonie) où il s’installa au château de Villiers, qu’il renomme et agrandit en formant une collection d’objets d’art. C’est là que naît Auguste Louis, en 1837.

Un destin contrarié à Solœmes À vingt-trois ans, après des études de lettres et de droit à Montpellier et à Paris, Auguste Pécout entre comme novice à l’abbaye de Solœmes. La régence bénédictine y avait été restaurée en 1833 par Dom Guéranger, qui décrit qu’il était bénédictin, grâce à la constitution progressive d’une collection de fac-similés de manuscrits médiévaux venant de toutes les bibliothèques d’Europe. Les trois années passées à l’abbaye marquent durablement Pécout. Il entretiendra toute sa vie des liens forts avec la communauté de Solœmes, qu’il s’exprime par des lettres à Dom Guéranger, treize à Dom Coutures et douze à Dom Delatte, deuxième et troisième abbés de Solœmes, sont inventoriés dans sa correspondance, ou de moines qui partagent ses centres d’intérêt intellectuels. C’est le cas de Dom Bresse, entré à Solœmes bien après lui, qui inscrit des recherches historiques sur la vie religieuse, la thèse, l’histoire ecclésiastique, et que Pécout accompagne chaque année à Villiers pour lui ouvrir sa bibliothèque – il devait être l’événement le plus précieux, ou de Dom Maréché, qu’il a invité à Solœmes, liturgiste, paléographe et musicien engageant dans l’éducation du chœur grégorien. Le chant grégorien sera une de ses principales passions – pas moins de sept livres d’orales sur ce sujet sont conservés à la bibliothèque Mégare. Pécout se mobilisera pendant plus de quinze ans pour le chant grégorien, en ce qui a trait à l’apport de la composition de la Messe en l’honneur du centenaire. Ses camarades voient en lui un athlète « fini ». Sa thèse, « Causes de la grande abaye de Cluny », est un écho au redouté dans l’abbaye qui peut se présenter comme sa véritable héritage. En 1804, Pécout fait un discours qui enregistre les grands titres du musée d’art et d’archéologie de Cluny, premier établissement que l’État ait institutions pour le bénéfice des compétences professionnelles et relationnelles. Il en accroit considérablement les collections en donnant lieu au ministère chargé des beaux-arts, et commence à rédiger le catalogue de la bibliothèque (1865).

Les poètes diplomates étant à l’époque l’un des atouts des élévés de l’Ecole des chartes, Pécout commence comme attaché à l’ambassade française à Madrid, avant d’être nommé à Rome au moment où se prépare le Concile de Vatican I (1869-1870). Cette brève carrière (1869-1871) lui permet de visiter des lieux dans des lieux influents. En Espagne particulièrement à l’hôtel dans la ville éternelle, où Pécout et prélat de toutes les nations affûtés pour le concile convoqué par Pape Pie IX, qui décrit notamment l’inflammation pontificale, ouest est suspendu en juillet 1870 par l’intrigue et guerre de la France contre la Prusse et par l’invasion des troupes allemandes. Pécout se serait lié d’amitié avec Pie IX et fréquente parfois les souvenirs du pontife (dont son proche) au musée Granet. Il n’en a pas de même avec son successeur Léon XIII, que Pécout juge « assez peu catholique » (en raison de sa prise de position sur le rôle du Saint-Siège dans la libération et qui pourtant aurait souhaité acquérir la riche bibliothèque de Pécout que de son côté il aurait refusé !)

Un « partisan déclaré de la décentralisation »

En 1817, Pécaul se retire de la diplomatie. « Loin de tout par goût », il contiendra le reste de sa vie à ses passions : « le calme et l'isolement », le démo- ment pour quelques institutions culturelles françaises, notamment celles d’Aix, et la participation à de grands débats d’idées. Défenseur du chant grégorien et de l’indépendance de l’église française du livre liturgique, partisan fervent de la décentralisation des bibliothèques, il n’hésite pas à contester ses amis haut placés pour faire entendre sa voix.

Dans son château de Villiers, il aménage les combles d’une immense bibliothèque. C’est principalement depuis 1817 qu’il a fondu ses lettres de résidence, généreux administrateur. Si Pécaul a donné en 1809 le Portrait de jeune garçon de David (1788, Inv. 894.I.I) au musée Granet, la première trace de sa correspondance avec Jean-Baptiste Saut, conservateur de la bibliothèque Mijanes, remonte à 1800. Le contenu des lettres échangées cette année-là laisse supposer que les deux hommes étaient déjà en relation depuis un certain temps. Pécaul y apparaît vis-à-vis de la bibliothèque Mijanes, du musée Granet, de l’Académie et du musée, comme il en sera jusqu’à la guerre : un donateur généreux, qui « paie de sa personne et de [sa] poche », un conseiller pré- cieux, un homme qui sait faire jouer ses relations politiques, diplomatiques, religieuses et fidèles, un professionnel des bibliothèques — même s’il n’a jamais exercé que dans la sphère — et, dans une manière mesurée, celle de Chaulard, un mécène qui, en retour de son aide, attend que l’on stoc- cupse comme il l’a rendu de ses dons. Il a joué sa part, d’une véritable ingéniosité dans les affaires internes de la Bibliothèque, quand bien même il n’y est que très rarement présent physiquement et ne dispense ses conseils que par courrier (au cours de l’année 1808, on ne compte pas moins d’une cinquantaine de lettres, dont parlons deux par jour).

L’année que Pécaul a passé en 1858 à Aix, ville où son père a exercé pendant près de vingt ans, est déterminante dans sa volonté délibérée d’« aider la bibliothèque publique à s’élancer au rang de » bibliothèque régionale » qui occupera une place privilégiée dans le paysage intellectuel du Sud de la France et rendrait de grands services aux « travailleurs », tout en s’attirant, par mouvement d’intrigue, les libertés de l’état et d’autres donateurs. L’idée de figurer sa bibliothèque per- sonnelle à la bibliothèque Mijanes n’est pas au départ, la raison qui amène Pécaul à s’y intéresser. Il voit plutôt dans la bibliothèque de la ville qui lui est chère — une bibliothèque qui dispose déjà d’un important patrimoine, grâce au legs du marquis de Mijanes —, l’occasion de faire jouer ses relations pour l’enrichir tout en continuant la constitution de sa propre collection, et surtout d’agir pour une cause dont il est un ardent défenseur : la décentralisation des bibliothèques. Les propos qu’il a pour Paris sont sans équivoque : il faut se presser de « l’inculquer du droit de prise qu’invoquent la Bibliothèque nationale et le Louvre sur la province ». Gau lui ébauche le pas : « Paris est trop absorbant et nourrit d’un indépendance, s’entendait-il ainsi comme il l’a fait jusqu’à présent » (28 avril 1882). Pécaul conseille plus tard au conservateur suivant, Édouard Astier : « le vous invite dans le tableau de fourre que vous pouvez peut-être la visite de chercheurs qui, pour se faire bien voir des grands marnamoroueurs de la science et de l’art, prennent des notes sur ce qu’ils voient en province, surtout dans le Midi, et qui leur semblent bien plus grands et dignes de parisiens. On ne peut que mettre à la poste, mais il est plus prudent de ne pas attirer leur attention sur les nombreux fils de jour l’indifférence sur ce qu’un possible, de répondre d’une manière envoyée à leur questions et se bonifier leur conter ce qui les demandent ». Il est donc 1900), où encore : « les agens parisiens groupent parce que je l’ai donné à eux un Carrache [le mort de Saint Joseph, réattribué à Andrea Vaccaro, musée Gra- net, inv. 900.L.I.I], au moins aussi belle que ceux du Louvre, à la Mijanes des documents et des ins- truments que le national soit dû accepter, et
Je ne vais pas trop longtemps prendre mon poste de bibliothécaire, je me marierai peut-être, et pour les enfants

Vendredis, je ferai le mon蔽vien pour vous aider à enrichir votre bibliothèque, si vous en avez la possibilité.

Le 1er novembre 1895

Cité de l'Amérique du Sud, Buenos Aires, Bibliothèque Ménégnis, reni. 1877 (Roca)
Le fonds oriental

Le fonds oriental de la bibliothèque Méjanes conserve aujourd'hui, essentiellement constitué de manuscrits, est dû en grande partie à Pécou : il donne, en 1906, six manuscrits hébreux, huit arabes, cinq italiens, quatre francois, trois syriques, un espagnol algérien, un arménien (ms. 1502-1503 [1513-1514]) et un portugais persan. Leur diversité de provenances et de datations (XIIᵉ-XVᵉ siècles) est probablement liée au souci documentaire de Pécou. Une vitrine consacrée à l’« orfèvrerie » serait, selon lui, du meilleur effet à la bibliothèque Méjanes à côté de celles dédiées à Joa, Mestrat, Pierres, aux incunables, aux reliures... Pourtant l’internaute de l’un des manuscrits orientaux qui rassemble les textes d’une importante collection de manuscrits hébreux, huit arabes, cinq italiens, quatre francois, trois syriques, un espagnol algérien, un arménien (ms. 1502-1503 [1513-1514]) et un portugais persan. Leur diversité de provenances et de datations (XIIᵉ-XVᵉ siècles) est probablement liée au souci documentaire de Pécou. Une vitrine consacrée à l’« orfèvrerie » serait, selon lui, du meilleur effet à la bibliothèque Méjanes à côté de celles dédiées à Joa, Mestrat, Pierres, aux incunables, aux reliures... Pourtant l’internaute de l’un des manuscrits orientaux qui rassemble les textes d’une importante collection de manuscrits hébreux, huit arabes, cinq italiens, quatre francois, trois syriques, un espagnol algérien, un arménien (ms. 1502-1503 [1513-1514]) et un portugais persan. Leur diversité de provenances et de datations (XIIᵉ-XVᵉ siècles) est probablement liée au souci documentaire de Pécou. Une vitrine consacrée à l’« orfèvrerie » serait, selon lui, du meilleur effet à la bibliothèque Méjanes à côté de celles dédiées à Joa, Mestrat, Pierres, aux incunables, aux reliures... Pourtant l’internaute de l’un des manuscrits orientaux qui rassemble les textes d’une importante collection de manuscrits hébreux, huit arabes, cinq italiens, quatre francois, trois syriques, un espagnol algérien, un arménien (ms. 1502-1503 [1513-1514]) et un portugais persan. Leur diversité de provenances et de datations (XIIᵉ-XVᵉ siècles) est probablement liée au souci documentaire de Pécou. Une vitrine consacrée à l’« orfèvrerie » serait, selon lui, du meilleur effet à la bibliothèque Méjanes à côté de celles dédiées à Joa, Mestrat, Pierres, aux incunables, aux reliures... Pourtant l’internaute de l’un des manuscrits orientaux qui rassemble les textes d’une importante collection de manuscrits hébreux, huit arabes, cinq italiens, quatre francois, trois syriques, un espagnol algérien, un arménien (ms. 1502-1503 [1513-1514]) et un portugais persan. Leur diversité de provenances et de datations (XIIᵉ-XVᵉ siècles) est probablement liée au souci documentaire de Pécou. Une vitrine consacrée à l’« orfèvrerie » serait, selon lui, du meilleur effet à la bibliothèque Méjanes à côté de celles dédiées à Joa, Mestrat, Pierres, aux incunables, aux reliures... Pourtant l’internaute de l’un des manuscrits orientaux qui rassemble les textes d’une importante collection de manuscrits hébreux, huit arabes, cinq italiens, quatre francois, trois syriques, un espagnol algérien, un arménien (ms. 1502-1503 [1513-1514]) et un portugais persan. Leur diversité de provenances et de datations (XIIᵉ-XVᵉ siècles) est probablement liée au souci documentaire de Pécou. Une vitrine consacrée à l’« orfèvrerie » serait, selon lui, du meilleur effet à la bibliothèque Méjanes à côté de celles dédiées à Joa, Mestrat, Pierres, aux incunables, aux reliures... Pourtant l’internaute de l’un des manuscrits orientaux qui rassemble les textes d’une importante collection de manuscrits hébreux, huit arabes, cinq italiens, quatre francois, trois syriques, un espagnol algérien, un arménien (ms. 1502-1503 [1513-1514]) et un portugais persan. Leur diversité de provenances et de datations (XIIᵉ-XVᵉ siècles) est probablement liée au souci documentaire de Pécou. Une vitrine consacrée à l’« orfèvrerie » serait, selon lui, du meilleur effet à la bibliothèque Méjanes à côté de celles dédiées à Joa, Mestrat, Pierres, aux incunables, aux reliures... Pourtant l’internaute de l’un des manuscrits orientaux qui rassemble les textes d’une importante collection de manuscrits hébreux, huit arabes, cinq italiens, quatre francois, trois syriques, un espagnol algérien, un arménien (ms. 1502-1503 [1513-1514]) et un portugais persan. Leur diversité de provenances et de datations (XIIᵉ-XVᵉ siècles) est probablement liée au souci documentaire de Pécou. Une vitrine consacrée à l’« orfèvrerie » serait, selon lui, du meilleur effet à la bibliothèque Méjanes à côté de celles dédiées à Joa, Mestrat, Pierres, aux incunables, aux reliures... Pourtant l’internaute de l’un des manuscrits orientaux qui rassemble les textes d’une importante collection de manuscrits hébreux, huit arabes, cinq italiens, quatre francois, trois syriques, un espagnol algérien, un arménien (ms. 1502-1503 [1513-1514]) et un portugais persan. Leur diversité de provenances et de datations (XIIᵉ-XVᵉ siècles) est probablement liée au souci documentaire de Pécou. Une vitrine consacrée à l’« orfèvrerie » serait, selon lui, du meilleur effet à la bibliothèque Méjanes à côté de celles dédiées à Joa, Mestrat, Pierres, aux incunables, aux reliures... For...
BIBLIOGRAPHIE ORIENTALE, OU DICTIONNAIRE UNIVERSEL, CONTENANT GÉNÉRALEMENT Tout ce qui regarde la connaissance des Peuples de l’Orient.

LEURS HISTOIRES ET TRADITIONS

VÉRITABLES ET FABULEUSES

LEURS RELIGIONS, SŒURS ET POLITIQUE

Leurs Gouvernements, Lois, Coutumes, Mœurs, Guerres, de la Révolution de leur Empire.

LEURS SCIENCES ET LEURS ARTS

Leur Théologie, Mythologie, Mages, Physique, Morale, Mâconnique, Mémoire ancienne, Chirurgie, Géographie, Observations Astronomiques, Grammaire, &c. &c.

Les VIES ET ACTIONS REMARQUABLES DE TOUS LEURS SAINTS, Philosophes, Philosophes, Mages, Poètes, Philosophes de la quête des choses qui nous sont le plus utiles.

DES JUGEMENTS CRITIQUES, ET DES EXTREMES DE TOUS LES PEUPLES.

De leurs Textes, Traductions, Confrontations, Vrais, Fals, de leurs Discours, de leurs Travaux, de leurs Révolutions dans l’Orient.

Par Monseigneur D’HERBELOT.

Oeuvres E. DUFOUR & FILS, ROUX, Impressaires & Libraires,葱版.

M. DEG. LXXVII.

Les « chefs de file » de la Méjanes

En dehors des cadres, qu’il tente d’ouvrir pour la Méjanes, Pécoul fait des dons réguliers de documents qu’il aigri par le livre d’or pour la bibliothèque, son ouvrage, de la bibliothèque. Si Aude prend soin de ces dons, Pécoul lui promet de lui en envoyer d’autres, voire de l’aider à développer sa bibliothèque ! Ainsi, en septembre 1906, onze caisses arrivent par la ligne de chemin de fer de Paris-Lyon-Marseille ; sept pour la bibliothèque Méjanes, trois pour le Musée d’Art et une pour le musée de la Méjanes. Aude s’aperçoit que la collection de la bibliothèque Méjanes d’un millier d’exemplaires, une quinzaine de manuscrits, des manuscrits arabes et d’islamique, des livres anciens, des manuscrits arabes et d’islamique, des livres anciens, des manuscrits arabes et d’islamique, des livres anciens, des manuscrits arabes et d’islamique.

Le fonds oriental

Le fonds oriental que la bibliothèque Méjanes conserve aujourd’hui, essentiellement constitué de manuscrits, est dû en grande partie à Pécoul : il donne, en 1906, dix manuscrits hébreux, huit arabes, cinq éthiopiens, quatre turcs, trois syriques, un espagnol arabes, un arménien (miss. 1552-1578 et 1579) et un portugais perse. Sur l’origine et l’histoire de ces manuscrits, il écrit : « Ce qui est remarquable, c’est que tous ces manuscrits ont été donnés par Pécoul, qui a été un des premiers à les collectionner. »

La bibliothèque Méjanes, après avoir acquis des documents, entreprend de les cataloguer. En 1908, l’équipe de la bibliothèque, dirigée par Pécoul, termine le travail. Les manuscrits sont classés par ordre alphabétique, et une copie est faite de chaque manuscrit. Les manuscrits sont ensuite conservés dans une grande armoire, où ils restent jusqu’à aujourd’hui.

Les manuscrits sont classés par ordre alphabétique, et une copie est faite de chaque manuscrit. Les manuscrits sont ensuite conservés dans une grande armoire, où ils restent jusqu’à aujourd’hui.

Les manuscrits sont classés par ordre alphabétique, et une copie est faite de chaque manuscrit. Les manuscrits sont ensuite conservés dans une grande armoire, où ils restent jusqu’à aujourd’hui.

Les manuscrits sont classés par ordre alphabétique, et une copie est faite de chaque manuscrit. Les manuscrits sont ensuite conservés dans une grande armoire, où ils restent jusqu’à aujourd’hui.

Les manuscrits sont classés par ordre alphabétique, et une copie est faite de chaque manuscrit. Les manuscrits sont ensuite conservés dans une grande armoire, où ils restent jusqu’à aujourd’hui.

Les manuscrits sont classés par ordre alphabétique, et une copie est faite de chaque manuscrit. Les manuscrits sont ensuite conservés dans une grande armoire, où ils restent jusqu’à aujourd’hui.

Les manuscrits sont classés par ordre alphabétique, et une copie est faite de chaque manuscrit. Les manuscrits sont ensuite conservés dans une grande armoire, où ils restent jusqu’à aujourd’hui.

Les manuscrits sont classés par ordre alphabétique, et une copie est faite de chaque manuscrit. Les manuscrits sont ensuite conservés dans une grande armoire, où ils restent jusqu’à aujourd’hui.

Les manuscrits sont classés par ordre alphabétique, et une copie est faite de chaque manuscrit. Les manuscrits sont ensuite conservés dans une grande armoire, où ils restent jusqu’à aujourd’hui.

Les manuscrits sont classés par ordre alphabétique, et une copie est faite de chaque manuscrit. Les manuscrits sont ensuite conservés dans une grande armoire, où ils restent jusqu’à aujourd’hui.

Les manuscrits sont classés par ordre alphabétique, et une copie est faite de chaque manuscrit. Les manuscrits sont ensuite conservés dans une grande armoire, où ils restent jusqu’à aujourd’hui.

Les manuscrits sont classés par ordre alphabétique, et une copie est faite de chaque manuscrit. Les manuscrits sont ensuite conservés dans une grande armoire, où ils restent jusqu’à aujourd’hui.

Les manuscrits sont classés par ordre alphabétique, et une copie est faite de chaque manuscrit. Les manuscrits sont ensuite conservés dans une grande armoire, où ils restent jusqu’à aujourd’hui.

Les manuscrits sont classés par ordre alphabétique, et une copie est faite de chaque manuscrit. Les manuscrits sont ensuite conservés dans une grande armoire, où ils restent jusqu’à aujourd’hui.

Les manuscrits sont classés par ordre alphabétique, et une copie est faite de chaque manuscrit. Les manuscrits sont ensuite conservés dans une grande armoire, où ils restent jusqu’à aujourd’hui.

Les manuscrits sont classés par ordre alphabétique, et une copie est faite de chaque manuscrit. Les manuscrits sont ensuite conservés dans une grande armoire, où ils restent jusqu’à aujourd’hui.

Les manuscrits sont classés par ordre alphabétique, et une copie est faite de chaque manuscrit. Les manuscrits sont ensuite conservés dans une grande armoire, où ils restent jusqu’à aujourd’hui.

Les manuscrits sont classés par ordre alphabétique, et une copie est faite de chaque manuscrit. Les manuscrits sont ensuite conservés dans une grande armoire, où ils restent jusqu’à aujourd’hui.

Les manuscrits sont classés par ordre alphabétique, et une copie est faite de chaque manuscrit. Les manuscrits sont ensuite conservés dans une grande armoire, où ils restent jusqu’à aujourd’hui.

Les manuscrits sont classés par ordre alphabétique, et une copie est faite de chaque manuscrit. Les manuscrits sont ensuite conservés dans une grande armoire, où ils restent jusqu’à aujourd’hui.
HISTORIA ETHIOPICA, REGNI HABESSINORVM. Quod vulgò malè vocatur.

I. De natura & indele regionis & incolarum.
II. De Regimine politicò, Regum successione & c.
III. De fide Christiane, initio & progresso religiosi Christiani & c.
IV. De rebus privatis, literaturæ, economiæ & c.

Credita Fabula Capitum, & Indolebus necessitas.

Le joaqu. v. quattuor quòdem

Francisci ad Maxum

Profut apud JOH. DAVID ZUNNER.
Typis Matthiae Christiani Multitiud. Sn.
A. S. et D. LAX. [142]
La bibliothèque que j’ai formée a été l’œuvre de ma vie.

Le testament de Péroul exprime autant son attachement au chef géographe que ses valeurs d’humanisme et de raison dans le cadre de l’Europe de l’époque. Il est ainsi l’un des principaux personnage de cette période et de la bibliothèque en Allemagne. Son testament a été rédigé en latin, et il est consacré à la réalisation de la bibliothèque à l’usage des étudiants et des chercheurs. Il est ainsi l’un des principaux personnages dans la réalisation de la bibliothèque en Allemagne.
Les trois ensembles de carreaux issus de la collection d'Auguste Récolt marquent surtout le goût d'un collectionneur pour un espace oriental aux marges de l'Europe latine et qui commence en Andalousie et en Afrique du Nord. La péninsule ibérique est marquée après la Reconquista des rois catholiques et la fin du califat de Cordoue, à partir du XVe siècle, par la survenue de techniques de céramique propres à la période musulmane et importées en Andalousie dès le 1er siècle. Une photographie provenant d'un musée de Grenade rappelle que ces panneaux de carreaux assemblés successivement dans des montages de plâtre étaient présents au mur, au milieu du XXe siècle, dans un enfou, dans la galerie de sculptures métal de l'ancienne galerie de sculptures du musée de Grenade où déboula la monumentale statue en plâtre du roi philomène par David d'Angers offerte par la même à la ville d'Arles en 1860.

Ces carreaux se présentent comme des éléments de décor, de pavage ou de pavement, et relient la technique de la faïence, d'un blanc laiteux, recouvert de glaçures colorées en vert, brun, et brun sombre notamment. La faïence, dite par le céramiste Théodore Deck au XIXe siècle, constitue en fait une invention des potiers andalous du XVe siècle diffusée dans le bassin méditerranéen à la faveur de l'expansion musulmane vers l'Égypte et le Maghreb par les Fatimides, puis vers al-Andalus au moment de l'installation du califat omeyyade dans la péninsule ibérique. Si cette technique doit son nom à celle de la ville de Faenza en Italie, le principe de recouvrir une plaque argileuse d'un engobe opaqué à l'étain, pour donner une couleur blanche qui permette un support uniforme au dessin ou à l'application d'étroits cintres, était connu dès avant la Renaissance, comme le précise Deck : « Le mot faïence est un anachronisme, tout le monde le sait, puisque les Persans ont fait des faïences bien avant les fabricants de...»
Trois ensembles de carreaux issus de la collection d’Auguste Pécoul marquent surtout le goû de collectionneur pour un espace oriental aux marges de l’Europe latine et qui commence en Alandaise et en Angleterre du Nord. La période andalouse est marquée après la Reconquista des rois catholiques et la fin du califat de Cordoue, à partir du Xe siècle, par la survie de traditions techniques proches à la période musulmane et importées en Alandaise dès le Xe siècle. Une photographie provenant des collections du musée Granet montre que ces carreaux assemblés coexistent dans des montages de plâtre étaient présentés au musée au milieu du XVe siècle, dans une enfilade, dans la galerie des sculptures médiévales, située entre l’église Saint-Jean-de-Malte et l’ancienne galerie de sculptures du musée Granet où trônait la monumentale statue en plâtre du roi René par d’Orgez offerte par lui-même à la ville d’Aix en 1448.

Cette carreaux se présentent comme des éléments de décor de pavement ou de paroi, et révèlent de la technique de la faïence, d’un blanc laitier, recouverte de glaçures colorées en vert, brun, et bleu sombre notamment. La faïence, décrite par le céramiste Théodore Deck au XVe siècle, constitue en fait une invention des potiers arabes du XVe siècle diffusée dans le bassin méditerranéen à la fin de l’expansion musulmane vers l’Égypte et le Maghreb par les Fatimides, puis vers l’Andalousie au moment de l’installation du califat omeyyade dans la péninsule ibérique. Si cette technique doit son nom à la ville de Fes en Espagne, il est probable que son origine en est cernée avant la Renaissance, comme le précise Deck : "Le mot fêlence est un anachronisme, tout le monde le sait, puisque les Persans ont fait des faïences bien avant les fabricants de faïence. Cet anachronisme n’est pas le seul en fait d’art appliqué à l’industrie ; en Italie, on nomme aussi les tapisseries de tous pays, d’Africain d’ailleurs… « La fêlence, 1887 ». Les décors de fêlure fleuronnée qui tend à l’arabesque ou des laces géométriques constituent des ponctus pour les répétitions d’éléments publiés au XVe siècle. Ils témoignent de la variété décorée dans l’espace méditerranéen occidental intérieur et illustrent également le goût de Pécoul pour un éclectisme décoratif qui fait écho à son édifice.

Les ensembles de céramique et de vitres peintes sont intéressants pour l’histoire de la technique, dans la mesure où ils permettent d’illustrer la technique dite à cuve seca, c’est-à-dire une technique de cuisson des émaux où des couleurs différentes peuvent être appliquées côté à côté bâties par une matière glaireuse afin d’éviter leur mélange à la cuisson. Lorsque ces carreaux de l’Occident méditerranéen furent présentés au musée Granet à l’exposition d’art oriental organisée par le conservateur Louis Malbos en 1877, leur attribution au XVe siècle le fut proposée ; les cartels portaient la mention « art hispano-musulman ». Néanmoins, cette datation a été réévaluée et affinée à l’occasion de plusieurs expositions tenues depuis, permettant de situer plutôt entre les XVe et XVe siècles leur fabrication, dans le sud de l’Espagne ou en Andalousie.
Deux rouleaux hébraïques du fonds Pécoul

Ces deux rouleaux ont été donnés à la bibliothèque Méjanes par Auguste Pécoul en 1900. Peut-être ont-ils été acquis à Venise, en même temps que les édredons (contrats de mariage), donnés à la même date. Pécoul indique que le bibliothécaire peut en faire et comment les présenter sous vitrine : « Les gros rouleaux (Sefer Torah ms. 1374-1375 (1244-1245)) ne sont malheureusement que des débris. Vous pouvez les mettre au préfet d’honneur.

Pour son courtr, s’il le désire pour amuser ses élèves » (lettre du 24 septembre 1900 à Edouard Autel) ; « Vous ne pouvez penser à déployer dans toute leur étendue les rouleaux, mais vous pouvez en laisser voir la tête et sur l’étiquette, ajouter à la cote, la date reprise. » (lettre du 20 octobre 1900).
Sefer Torah

et (Délivrance, 1), (Exode, 26, 35)

(livre du Nord, rédacteur 300 ?)

Ce texte, qui apparaît dans le Talmud, est le premier à mentionner la Torah. Il fut rédigé par les Sages de Babilone, en 300 av. J.-C., et fut conservé jusqu’au Moyen Âge.

Le rouleau liturgique de la Torah (Sefer Torah) est dédié à l’usage synagogal. Sa formes les rouleaux (volume) est un héritage de l’Antiquité, son existence remonte à la période précédant l’adoption du codex (livre sous la forme actuelle) par les Juifs. À partir du 5e siècle, il contient le Pentateuque et symbolise la Torah traditionnellement reçue par Moïse au Mont Sinaï, ce qui interdit l’usage du scrible (mention de l’auteur et de la date de copie du manuscrit). Copies selon des normes cadiques et paléographiques très précises (entre autres Hamani, Biala, dont les plus anciens sont de l’ère communément acceptée). Ces rouleaux liturgiques présentent des particularités liées à leur provenance et leur date de réalisation.

Les rouleaux liturgiques sont déposés dans des armoires spécifiques, appelées "séphardim", situées dans la synagogue. Ils sont gardés par les "douyans", responsables de la conservation et de la lecture des textes sacrés.

Megillat Esther

(Rouleau d’Esther)

Livre biblique d’Esther (complet)

(Avant la rédaction, vers 700 av. J.-C.)

Ce rouleau est un objet liturgique présentant le texte biblique du livre d’Esther, qui fait partie des livres bibliques (hébraïque) dans la Bible hébraïque. Il est lu à la synagogue lors de la fête de Purim (la fête de la Libération). Cette foi commémore l’histoire de la reine Esther, sœur de Mardocheus, qui sauva ses compatriotes de l’extermination plantifiée par Amor, roi du pays perse Babylone.

Dégourou de décorations et calligraphies d’une belle écriture cursive se confondant tardives (9e-10e siècles), ce rouleau comporte une note datée :

« Mardocheus de Castro, formule de bénéédiction pour les vivants »

Annoncée 5526 (5776 de l’ère hébraïque) (Rouleau) acquis de ma mère, le 1er d’avril, 2002, à l’issue de la configuration précédente.

Éloge Esther
Manuscrits hébreux
de provenance espagnole

Bible hébraïque

(Espagne, Castille, fin du 12e, vers 1250 pour le volume II, vers 1300 pour le volume I)

Parchemin. 42,5 x 32,5 cm pour chaque volume.
Enduit à la bibliothèque municipale de Marseille en 1884.

Le premier volume de cette bible somptueusement décorée comprend le Pentateuque (Genèse, Exode, Levitique, Nombres, Deutéronome), les Neuf Prophètes (Isaïe, Jérémie, Lamentations, Ézéchiel, Baruch), et les cinq Megillot (Ruth, Cantique des cantiques, Écclésiaste, Lamentations, Esther). De par sa structure, son écriture et ses décoration, ce volume se distingue des volumes II et III auquel il a été rattaché à une date ultérieure, en remplacement du volume I perdu, ce qui montre bien la fonction liturgique que cette série de volumes devait remplir.

Le premier volume de cette Bible sommairement décore avec le Pentateuque (Bretisl., Exode, Levitique, Nombres, Deutéronome), les Écritures supplémentaires des divers samarès et jours de fêtes tirés des Prophetes) et les cinq Mégalt (Ruth, Cantique des cantiques, Écclésiaste, Lamentations, Esther). De par sa structure, son écriture et ses décolorations, ce volume se distingue des volumes I et II auquel il a été attaché à une date ultérieure, en remplacement du volume I perdu, ce qui montre bien la fonction liturgique que cette série de volumes devait remplir.

Le deuxième volume contient les Premiers Prophetes (Isaïe, Juges, Samuel, 1rois), et le troisième les Chroniques, les Psaumes, Job, les Proverbes, Ruth, le Cantique des cantiques, l'Écclésiaste, les Lamentations, Esther, Daniel, Esdras et Néhémie. Il faut leur remercier un volume des Demiers
Propriétés, conservé à Saint-Pétersbourg (Bibliothèque nationale russe, seconde collection Klovnik, ms. 531). Ces volumes sont les plans précieux témoins de la première édition de la bible hébraïque en Espagne (Gabrielle Sad-Rajqa et Sonia Feliuss). De la main d'Izak ben Israel, selon une note posthume datée de 1562, vol. I, fol. 2), l'un des scribes des écoles de Toulouse, ils ont une évidente parenté avec un manuscrit hébreu (Bibliothèque nationale de France, ms. hébreu 260), daté de 1293 et de la main de Yehiel ben Israel, qui pourrait être, sinon le petit-fils du scribe des volumes II et III de Marseille, du moins un membre de sa famille.

Produits en Espagne au milieu du XIVᵉ siècle, les deuxièmes et troisièmes volumes font l'objet d'un dépôt ou prêt sur gage « de l'usufruct d'une femme appelée Gaba, fille d'Abraham ben Nahmias ». Les manuscrits partent ensuite avec leurs possesseurs jalous pour l'érudit à une date indéterminée, qui pourrait être 1492, date de l'expulsion des Juifs d'Espagne, et font l'objet d'un partage successional en 1562 à Salced (Gaulle). L'un des témoins de ce partage est autre que le célèbre kabbaliste Moïse Cordovero (1522-1570). La date à laquelle le premier volume d'origine et le volume IV ont été séparés des deux autres volumes demeure incertaine.

Le premier volume offre un bon exemple de mise en page des textes bibliques : le texte de la bible vocalisé et ascenseur est disposé en deux colonnes. Entre elles, la Petite Massore indique les spécificités et variantes orthographiques ou grammaticales. Dans les marges supérieures et inférieures, la Grande Massore développe les notes de la Petite Massore. Ces éléments s'ajoutent au texte biblique purement consonantique et préparent ainsi sa transmission selon les normes établies à l'hébreu par les Masorettes (scholiastes et scribes) qui, du né gef 1571 au xvie siècle, rééditent un ensemble de notes textuelles sur la bible hébraïque, établissant ainsi définitivement la forme du texte tel qu'il devait être copié et lu.

Le décor des deuxième et troisième volumes est particulièrement remarquable et caractéristique : pages-tapis ornementaux à palmettes, rinceaux, entrelacs, encarnadins de micrographie et écriture cursive monumentale. Ce type de décor s'inspire dans la sculpture murale islamique qui se développe au xivᵉ siècle au Proche-Orient et dont les motifs se retrouvent en Castille et en Léon, notamment dans l'architecture des églises, aux xviᵉ et xviie siècles.

Étude Attia
À Saint-Pétersbourg (Bibliotheque de la Chartreuse de Villemur-les-Aygues, dont plus de cent trente nous sont parvenus. À la fondation de la Chartreuse par le Pape Innocent VI en 1356, il fut donné cinquante-sept manuscrits. La bibliothèque de la Chartreuse ne cessa de se développer, et aux environs de 1627, Joseph Marie de Sainte-Cécile, évêque de Vaison-la-Romaine, dressa la liste des manuscrits de la Chartreuse susceptibles d'intéresser le cardinal François Barberini (ami de Périer), dont il fallait devenir le bibliothécaire ; dix-sept manuscrits de cette liste ont aujourd'hui partielles des collections de la bibliothèque Vaticane. Quant au usage littéraire de quelques bénéédiction de la Congrégation de Saint-Maur (1717), il est le premier à signaler la présence dans la bibliothèque de la Chartreuse de « plusieurs manuscrits hébreux », objet de curiosité. Après la Révolution, une partie de cette bibliothèque, soit deux mille sept cent volumes dont dix-neuf manuscrits hébreux, entre dans les collections municipales. Le reste (plus de sept mille volumes) est transféré en 1821 à Pithon de ville de Villemur-les-Aygues puis vendu aux enchères en 1854. Une vingtaine de manuscrits restés à la Chartreuse, ainsi que ceux qui ont été donnés à la Bibliothèque de la Bibliothèque Nationale, ont subsisté ; d'autres sont aujourd'hui dans les bibliothèques d'Aix-en-Provence, Lyon, Montpellier, Madrid... Les trois manuscrits proviennent de l'ancienne Chartreuse de Villemur-les-Aygues, dont plus de cent trente nous sont parvenus. À la fondation de la Chartreuse par le Pape Innocent VI en 1356, il fut donné cinquante-sept manuscrits. La bibliothèque de la Chartreuse ne cessa de se développer, et aux environs de 1627, Joseph Marie de Sainte-Cécile, évêque de Vaison-la-Romaine, dressa la liste des manuscrits de la Chartreuse susceptibles d'intéresser le cardinal François Barberini (ami de Périer), dont il fallait devenir le bibliothécaire ; dix-sept manuscrits de cette liste ont aujourd'hui partielles des collections de la bibliothèque Vaticane. Quant au usage littéraire de quelques bénéédiction de la Congrégation de Saint-Maur (1717), il est le premier à signaler la présence dans la bibliothèque de la Chartreuse de « plusieurs manuscrits hébreux », objet de curiosité. Après la Révolution, une partie de cette bibliothèque, soit deux mille sept cent volumes dont dix-neuf manuscrits hébreux, entre dans les collections municipales. Le reste (plus de sept mille volumes) est transféré en 1821 à Pithon de ville de Villemur-les-Aygues puis vendu aux enchères en 1854. Une vingtaine de manuscrits restés à la Chartreuse, ainsi que ceux qui ont été donnés à la Bibliothèque de la Bibliothèque Nationale, ont subsisté ; d'autres sont aujourd'hui dans les bibliothèques d'Aix-en-Provence, Lyon, Montpellier, Madrid...
Le Siddur est, avec le Mahzor, l'un des livres les plus répandus dans le monde juif au Moyen Âge. C'est en effet un livre liturgique pratique qui inclut l'ensemble des prières et bénédictions quotidiennes, et parfois, comme c'est ici le cas, celles de certaines fêtes comme la Pâque Juive (ce dernier la Sortie d'Égypte évoquée dans le livre de l'Exode). Ainsi le samedi (Shabbat) de la Pâque est copié ici, accompagné de plusieurs illustrations : une família avec deux enfants (car la fête doit se dérouler à la maison), la présentation des hardes amères (symboles de la difficulté du travail des esclaves hébreux avant leur libération), la présentation d'un pain azyme (pain non levé symbolisant la hâte avec laquelle les hébreux ont dû quitter Egypte), des vases en train de recevoir du bazin d'une chaine (report du sens de cette fête, qui doit susciter questionnements et interrogations). Des bénédictions relatives au mariage suivent le rituel de la Pâque dans lesquelles le futur époux (chatan) et la fiancée (kalah) sont représentées se faisant face (I. 177 v°). Entre eux, le début (abrégié) de la bénéédiction des mariés : « Béni suis-tu, Seigneur, [qui a créé la joie et l'alternance, la réjouissance du futur époux et sa promise].

Ce manuscrit est souvent intitulé dans les catalogues anciens « Rite Draconis » et supposé avoir été réalisé pour les rabbis aragonais de Naples, dont les armoiries figurent au folio 112r. Mais, selon M. Garé, les trois fours de Castile (armoiries du royaume de Castille), peints sur le rebord final...
Le Siddur est, avec le Menorah, l'un des livres les plus répandus dans le monde juif au Moyen Âge. C'est en effet un livre liturgique pratique qui inclut l'ensemble des prières et bénédictions quotidiennes, et parfois, comme c'est ici le cas, celles de certaines fêtes comme la Pâque Juive. Celui-ci est intégré dans le livre de l'Exode. Ainsi, le mot Haggadah (lit. raconté) de la Pâque est copié ici, accompagné de plusieurs illustrations : une famille avec deux enfants (car la fête doit se dérouler à la maison), la présentation des huit verres (symbolisant la douleur avec laquelle les Israélites ont été parés), des rabbins en train de discuter du livre de la Pentateuch, une figure de l'Elohim et la famille (Israël) se tenant face (f. 177). Entre eux, le débat (babilique) de la bénédiction des mendiants : « qui a créé la jacinthe (l'arôgym), la rénaissance du futur (l'arôgym) ».

Ce manuscrit est souvent intégré dans les catalogues anciens « littérature ancienne » et supposé avoir été réalisé pour les rois aragonais de Naples, dont les arméries figurent au folio 112. Mais, selon M. Garf, les trois tours de Castille (arméries du royaume de Castille), peintes sur le même feuillet, sont bien celles d'origine, contemporaines de la copie du manuscrit, qu'on peut alors dater de 1340, grâce à une prière « pour le roi Don Fernando » contenue dans les bénédictions et destinée à Ferdinand IV de Castille. Les deux illustrations, de facture-berlingaise, confirment l'origine castillane du manuscrit. Ce n'est qu'ensuite, probablement après 1402, date de l'exilation des Juifs d'Espagne, que ce livre fut emmené vers des territoires gouvernés par les rois aragonais de Naples et que leurs arméries furent ajoutées.

Étude Atta


Le Mishne Torah est l'un des ouvrages de droit juif méditerranéen par excellence. Écrit à la fin du 12ème siècle par Maimonide (1135-1204), autorité rabbinique reconnue du Moyen Âge jusqu'au Caire, l'introduction de ce livre avait pour intention de remplacer celle, chronologique, du Talmud. L'ouvrage est composé de trois parties principales : les commentaires, les méthodes de rédaction et la conclusion.

Maimonide, philosophe et théologien, a ordonné les éléments du savoir. Il a écrit de nombreux ouvrages, dont le Grand Livre des Pneumatiques de Maimonide (1244). Àinsi, au folio 162v, on observe que l'introduction ouvre par l'énumération des commandements négatifs : chaque commandement est mentionné ligne par ligne en hébreu, le dernier étant le commandement négatif numéro 365, puis la lecture se poursuit de droite à gauche. Au folio 161 v°, l'auteur présente le manuscrit de son ouvrage qui explique ses obligations. Il en tire trois caractéristiques : « Et vous (les 363 commandements dits par lui à Moïse sur le Mont Sinaï) » puis l'ordonnance et le sujet de chaque livre, du premier au cinquième livre. Sur les quatre premiers livres ce sont l'ouvrage digne, le projet manuscrit ne comprend que l'introduction générale à partir des textes beaucoup ne comprennent pas les jugements du Talmud, jusqu'à la fin et les trois premiers livres : le livre de la connaissance, le Livre des Avoirs (Sefer zemanim). Les derniers mots du texte correspondent aux règles concernant l'homographie des huitiers de la fin des noms, le manuscrit manuscrit mais secrètement conservable, est couramment utilisable dès le 13ème siècle en Espagne, en Catalogne et en Provence.
Le Mishne Torah est l'un des ouvrages de droit israélien le plus courant de l'Hispérope. Le codicologue, rabbin Rashi, a ajouté des commentaires à ce texte, le rendant plus accessible et plus facile à comprendre pour les gens de toutes les générations. Le manuscrit ne contient pas de colophon (note finale du codicologue qui donne des informations sur son identité, le lieu et la date de copie du manuscrit). Malgré cela, l'œuvre a connu un grand succès et est toujours largement utilisée dans le monde juif de l'Hispérope.

Maimonide, philosophe aristotélisant, a également écrit l’œuvre du texte concernant l’emplacement des bougies de la fête des Lumière (Hanoukka).

La collection orientale du musée Granet a été complétée dernièrement par de nombreuses œuvres liées à l'histoire de la pensée israélienne et à l'art de la période moderne. Ces œuvres sont présentées dans la collection du musée Granet que par cette littérature très récente, puisque les autres éléments de la collection orientale sont des œuvres de véritables sources préparées des moines kanarins et ottomans.

Si la technologie du livre a été mise au point par les potiers italiens de la période abbassidique au 8e siècle, la plus ancienne trace écrite dans le monde manuscrit, date du traité de Hananiah-al-Iskandari (ne pas courir de la période moderne), et d’autres ouvrages de la collection orientale sont des œuvres de véritables sources préparées des moines kanarins et ottomans.

Le prince est celui d’un cuir de cuir, l’œuf dans le four, l’aigle sur la tête de l’âne, ou le mélange d’œufs de poule rouge (oiseau)

Le codex, le livre, et le texte sont les éléments de cette unité, la collection orientale du musée Granet a été complétée dernièrement par de nombreuses œuvres liées à l'histoire de la pensée israélienne et à l'art de la période moderne. Ces œuvres sont présentées dans la collection du musée Granet que par cette littérature très récente, puisque les autres éléments de la collection orientale sont des œuvres de véritables sources préparées des moines kanarins et ottomans.

La collection orientale du musée Granet a été complétée dernièrement par de nombreuses œuvres liées à l'histoire de la pensée israélienne et à l'art de la période moderne. Ces œuvres sont présentées dans la collection du musée Granet que par cette littérature très récente, puisque les autres éléments de la collection orientale sont des œuvres de véritables sources préparées des moines kanarins et ottomans.
Les morisques et la production aljamiada

Quelques années après la prise de Grenade (1492), au lendemain de la conquête du dernier royaume musulman de la péninsule ibérique et de l’expulsion des Juifs, la politique de la Couronne orientait vers la recherche d’une plus grande unité religieuse dans les différents royaumes de la péninsule. Ainsi, les derniers musulmans (moresqués) qui y continuaient furent obliger de se convertir au christianisme au début du XVIe siècle — on appelait « morisques » ces convertis de force — puis expulsés par décret royal entre 1568 et 1614.

Bien que, dans un premier temps, les restrictions aient été de nature exclusivement religieuse, elles s’étendent peu à la suite à la culture : ainsi, en 1516, l’utilisation des écrits propres aux morisques fut-elle prohibée, de même que la célébration de leurs fêtes ou encore la manière d’habiter le bétail. En 1564 à Valence, et trois années plus tard en Castille, l’interdiction toucha l’emploi de la langue arabe, parlée et écrite, ainsi que la production de livres en arabe. Néanmoins, les morisques continuèrent à écrire et copier des livres en arabe et en castillan ; dans ce dernier cas, ils ont fait principalement en caractères arabes : c’est ce que l’on appelle l’aljamiada. Cette pratique semble avoir débuté au XVIe siècle, mais la plupart des manuscrits qui nous sont parvenus datent du dernier tiers du XVIIe siècle et du début du XVIIIe siècle.

Enfin ces cent manuscrits aljamiados sont aujourd’hui conservés dans différentes bibliothèques publiques et privées, essentiellement en Espagne. Ils proviennent en grande majorité de travaux littéraires faits dans de faux murs ou des plafonds. Le plus étonnant, cependant, est ce que ces manuscrits comptent parmi les seules sources de documentation, de ces communautés musulmanes persécutées, de leur désir de conserver et maintenir leurs pratiques religieuses et culturelles séculaires. Grâce à l’effort de copistes plus ou moins bien préparés et de particulières pour transmettre par écrit des traditions de textes anciens, des textes de la littérature péninsulaire ou européen très connus dans l’époque de l’Éspana ou encore des œuvres de composition récentes, nous connaissons mieux aujourd’hui les goûts littéraires des morisques et leurs intérêts littéraires, leur niveau de formation linguistique (arabe ou castillan) et culturel, et leurs relations avec leurs contemporains chrétiens.
Les morisques et la production aljamiada

Quelques années après la prise de Grenade (1492), au lendemain de la conquête du dernier royaume musulman de la péninsule ibérique et de l’Espagne des Juifs, la politique du Con.freine s’oriente vers la recherche d’une plus grande unité religieuse dans les différents mytèmes de la péninsule. Ainsi, les derniers musulmans (morisques) qui y demeuraient furent obligés de se convertir au christianisme au début du XVe siècle – on appelle « morisques » ces convertis de force – puis expulsés par décret royal entre 1609 et 1614.

Bien que, dans un premier temps, les interdictions aient été de nature exclusivement religieuse, elles s’étendent par la suite à la culture : ainsi, en 1516, l’utilisation des effets propres aux morisques tels que ces vêtements ou le port des hennés fut prohibée, de même que la collaboration de leurs filles ou encore la manière d’habiller le bébé.

En 1614 à Valence, et trois années plus tard en Castille, l’interdiction toucha l’empire de la langue arabe, parole et écrit, ainsi que la possession de livres en arabe. Néanmoins, les morisques continuèrent à écrire et copier des livres en arabe et en castillan ; dans ce dernier cas, le texte était principalement en caractères arabes : c’est ce que l’on appelle l’aljamiada. Cette pratique semble avoir débuté au XVe siècle, mais la plupart des manuscrits qui nous sont parvenus datent du dernier tiers du XVe siècle et du début du XVe siècle. En effet, deux cents manuscrits aljamiados sont aujour.d’hui conservés dans différentes bibliothèques publiques et privées, essentiellement en Espagne. Ils proviennent en grande majorité de trouvailles fortuites dans de vieux murs ou des palais. Le petit échantillon prélevé de ce qui fait, d’après les documents d’archives, une importante production, devient ainsi un hêtre du patrimoine culturel de l’Espagne du XVe siècle, d’autant que ces manuscrits contiennent parmi les rares témoins directs préservés de ces communautés musulmanes produisant, fruits de leur désir de conserver et maintenir leurs pratiques religieuses et culturelles séculières.

Grâce à l’effort de copistes plus ou moins bien préparés, il est possible de transmettre par écrit des traductions de textes arabes plus anciens, des textes de la littérature pélerinale ou épique très connus dans l’Espagne de l’Alhambra, ou encore des œuvres de composition récente, nos connaissances dépassent aujourd’hui les goûts littéraires des morisques et leurs intérêts idéologiques, leur niveau de formation linguistique (arabe ou castillan) et culturel, et leurs relations avec leurs contemporains chrétiens.

Ce volume de petite taille, mais assez épais, a été transcrit en 1609, probablement à Aragon (f. 253). Si le nom du copiste reste inconnu, la qualité du manuscrit et le soin de sa mise en page laissent penser qu’il était un bon connaisseur des arts du livre, au fil de la tradition andalouse antérieure et de celle, chrétienne, de son époque. Il s’agit de la copie de différents chapitres de ce que nous pouvons considérer comme un traité religieux musulman : extrait du Coran, hadiths, prières, etc. le résultat est un volume très clair et ordonné, où les chapitres sont clairement séparés visuellement par des encreurs ou des lignes en blanc ; les titres sont écrits avec un calame plus épais, et présentent parfois de petits traits obliques qui coupent les hauás (bannes ascendantes) des lettres.

Les langues utilisées dans le manuscrit : l’arabe, spécialement pour le texte coranique et les prières, et l’aljamiada – une variante linguistique très particulière du castillan écrite en caractères arabes – pour le reste. L’utilisation des deux langues permet de mettre en évidence le lien entre les deux langues : le texte arabe comporte une translittération en espagnol, tandis que celle du texte aljamiado est dans le même ensemble que le texte, en brun foncé. Même lorsque le copiste posa une bonne connaissance du castillan, il n’en va pas de même pour l’arabe où il commet de nombreuses erreurs.

Les caractéristiques graphiques, esthétiques et historiques de ce volume se retrouvent dans certains manuscrits aljamiados non dotés et souvent incomplets, conservés à Madrid et à Paris. Ces similitudes permettent de penser que ce copiste a pu être un ami proche de ce manuscrit. Il est possible, d’ailleurs, que ce manuscrit appartienne à un atelier aragonais au début du XVIe siècle, un fait suggéré par l’environnement et l’esthétique du manuscrit.

Nuria Martínez de Castilla Muñoz
Psaumes, Cantiques de l'Ancien et du Nouveau Testament, Cantique des Cantiques, Hymnes en l'honneur de la Vierge (Weddassê Maryam)

Harar (Ethiopie), octobre-novembre 1895

Planches in folio, reliure « en cuir » avec dos de bronze, coveur en carton gris avec bande de protection pour les franges, 15 x 21cm.
Don Auguste Simon 1872-1874 ou 1880
Au musée de l'Ethiopie, bibliothèque médiévale, en 1575 (1892)
(papier de l'Éthiopie)

 Avec la conversion de l'Éthiopie au christianisme au IVe siècle, les textes bibliques sont traduits du grec en guéze, qui est alors la langue officielle du royaume et reste la langue liturgique jusqu'à aujourd'hui. Parmi ces textes se trouvent les psaumes de David, au nombre de cent cinquante et un dans le canon éthiopien comme dans celui des Églises orientales, alors que l'Église romaine n'en reconnaît que cent cinquante.

En Éthiopie, les différents livres de la Bible ne sont pas reliés ensemble et le psautier forme toujours un volume à part, avec les Cantiques de l'Ancien et du Nouveau Testament, le Cantique des Cantiques et des hymnes à Marie. C'est l'un des rares ouvrages que les particuliers possédaient parfois en leur nom propre et ce manuscrit était effectivement le livre de prière d'une certaine Hinarè Bèngel. Cette chanoinesse vivait à la fin du IVe siècle dans la ville de Harar, considérée par ses habitants comme la quatrième ville sainte de l'Islam. Dès l'époque médiévale, le royaume d'Éthiopie a eu pour vocation, à l'est et au sud, des états musulmans. Les échanges furent constants, de même que les conflits, jusqu'au siècle suivant. C'est à cette époque que l'Éthiopie se développa à partir de cette époque. En 1892, elle fut annexée par l'Éthiopie sous le règne de l'Éthiopie. De fait, les états d'Éthiopie furent annexés par l'Éthiopie pour le roi.

C'est dans ce contexte qu'un certain nom de quatre Sibylles, marchant le calcaire (mention finale, aux 1, 119°-122), copie ce livre. Il devait tout d'abord servir de travail en tant que l'Éthiopie n'est pas habitée dans les marges décoratives et formées de lignes en pointe de tète. Les deux ont été ensuite réalisés pour passer un fil de couleur servant de marque-pages et ainsi retrouver tel ou tel passage plus rapidement. Il écoutait le nom de Dieu, de la Vierge et des saints à fenêtre rouge pour les mettre en lumière. Sur la première page, les lignes étaient alternativement en rouge ou noir pour des raisons ornementales. Pour compléter...
with the conversion of the kingdom of Kongo to Christianity in the 14th century, the texts of the Bible were translated into Kongo. The conversion took place in the 14th century and continued until modern times. The translation of the Bible has been a work in progress for the last few years.

In the Kongo, the Bible was first translated into the Kongo language, and then into the local language, using the Kongo alphabet. The translation of the Bible has been a work in progress for the last few years. The first Kongo translation of the Bible was completed in 1884, and the first Kongo translation of the New Testament was completed in 1894.

The translation of the Bible into the Kongo language has been a work in progress for the last few years. The first Kongo translation of the Bible was completed in 1884, and the first Kongo translation of the New Testament was completed in 1894. The translation of the Bible into the Kongo language has been a work in progress for the last few years. The first Kongo translation of the Bible was completed in 1884, and the first Kongo translation of the New Testament was completed in 1894.

The translation of the Bible into the Kongo language has been a work in progress for the last few years. The first Kongo translation of the Bible was completed in 1884, and the first Kongo translation of the New Testament was completed in 1894. The translation of the Bible into the Kongo language has been a work in progress for the last few years. The first Kongo translation of the Bible was completed in 1884, and the first Kongo translation of the New Testament was completed in 1894. The translation of the Bible into the Kongo language has been a work in progress for the last few years. The first Kongo translation of the Bible was completed in 1884, and the first Kongo translation of the New Testament was completed in 1894. The translation of the Bible into the Kongo language has been a work in progress for the last few years. The first Kongo translation of the Bible was completed in 1884, and the first Kongo translation of the New Testament was completed in 1894.
Cet ouvrage de la fin du XVIe siècle, qui renferme à la fois une traduction latine du Coran et une édition de l'original arabe, est l'œuvre de Ludovico Maracci (1585-1610), membre de la congrégation des clercs réguliers de la Mère de Dieu. L'auteur enseigna la théologie au collège de la Sapienza à Rome, participe à la traduction de la Bible dans cette langue (Biblia sacra arabica, Rome, 1601) et devint le confesseur du pape Innocent XI. Son travail sur le Coran, auquel il consacra près de quarante ans, s'intéressait à la traduction-refutation. Le modèle en était représenté par la version de Robert de Kelton réalisée en Espagne en 1601-1602, à la demande de l'abbé de Cluny Pierre le Venerable, pour être insérée dans un vaste dispositif bacalou (Collecte tolérante) orienté vers la controverse anti-musulmane. Publiée à Bâle en 1544 par Théodore Béthamond, cette traduction bénéficie d'une exceptionnelle diffusion jusqu'au XVIIIe siècle.

Outre une nouvelle version latine du Coran, Maracci offrit en 1606, quelques années après Abraham Hockheim (Al-Cosmus, Harbourg, 1604), une édition imprimerie du texte arabe faisant suite au premier essai vénitien de 1537-1538, peu publié. L'Alcoran de Maracci paraît accompagner de ses Prodiges et Réfutations. Alcoran déjà édité en 1601, mais l'attention poétique de l'auteur n'affecte pas la qualité philologique de sa traduction, très supérieure aux versions antérieures et plus récentes. Respectant le nombre de sourates et indiquant la numérotation de leurs versets, Maracci présente le texte par petites unités, ce qui lui a permis d'obtenir les sourates les plus longues, pour chaque partie, il fournît le texte arabe vocalisé suivi de sa propre version latine, répétée littéralement et exacte ; enfin ensuite, en arabe et en français, d'abondantes et précieuses citations tirées des commentaires critiques et des textes historiques et juridiques auxquels il a recours ; chaque section se termine par des réflexions de détail se rapportant aux versets qui y sont traités.

Cette publication constitue une étape majeure dans l'accès à la connaissance du texte coranique en Occident. Même si le travail de Maracci ne bénéficia jamais de la notoriété que son auteur espérait, la version latine du Coran qu'il renferme fut néanmoins rééditée en 1701 par Christian Heinrichus et traduite en allemand par le pasteur David Nemerow en 1713. L'Alcoran fut ainsi simplifié et utilisé par les traducteurs des XVIIe et XVIIIe siècles (Saïk, Savary ou Kazimirski Biberstein) et portés par leurs successeurs.

Sylvette Laruil

**Reconnaissance**


**Reconnaissance**


**Reconnaissance**

Cette publication constituait une étape majeure dans l’accès à la connaissance du texte coranique en Occident. Même si le travail de Marmori ne bénéficia jamais de la notoriété que sa valeur est justifiée, la version latine du Coran qu’il remit fut néanmoins réédité en 1722 par Christian Freycinet et traduit en allemand par le pasteur David F. W. in 1723. L’Aconcèr avait aussi ample-ment utilisé par les traducteurs des 19e et 20e siècles (Sainte, Savary ou Kœnigskirchen) et parfois par leurs successeurs.

Sylvestre Laraux

Cette publication constitua une étape majeure dans l’accès à la connaissance du texte coranique en Occident. Même si le travail de Marmori ne bénéficia jamais de la notoriété que sa valeur est justifiée, la version latine du Coran qu’il remit fut néanmoins réédité en 1722 par Christian Freycinet et traduit en allemand par le pasteur David F. W. in 1723. L’Aconcèr avait aussi ample-ment utilisé par les traducteurs des 19e et 20e siècles (Sainte, Savary ou Kœnigskirchen) et parfois par leurs successeurs.

Sylvestre Laraux

Cette publication constitua une étape majeure dans l’accès à la connaissance du texte coranique en Occident. Même si le travail de Marmori ne bénéficia jamais de la notoriété que sa valeur est justifiée, la version latine du Coran qu’il remit fut néanmoins réédité en 1722 par Christian Freycinet et traduit en allemand par le pasteur David F. W. in 1723. L’Aconcèr avait aussi ample-ment utilisé par les traducteurs des 19e et 20e siècles (Sainte, Savary ou Kœnigskirchen) et parfois par leurs successeurs.

Sylvestre Laraux
CHAPITRE LXXXVI.
L'ASTRE NOCTURNE.
Donné à la Mosque, composé de 17 versets.

Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

PAR le Ciel, & l'étoile nocturne ;
Qui ne fait la guerre
De cesобыти dont les feux sont prévisibles ?
Cherchez à un guerrier qui l'observe.
Qu'homme constance de qui il a été créé !
D'un pays d'ome répandue,
Sorites des royaumes, de sa terre.
C'est l'astre nocturne, Dieu le souverain.
Le jour où les mystères deviennent clairs,
Il n'est en paix, non apaisé.
Que le Ciel en veilleuse sa révolution,
Que la terre confeste le genre des plantes,
Le Coran glorifie le bâton du mal ;
Il ne contient rien de diviné.
Les astres, en d'effets divers entités
En leur noyau des parents.
Souhaitez aux peuples, bleusiens d'anciennement
Qu'ils s'inclinent au feu du repos.

---

CHAPITRE LXXXVII.
LE TRÈS-HAUT. (1)
Donné à la Mecque, composé de 19 versets.

Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

Il a créé, & perfectionna ses œuvres.
La fragile formule gestée à des dieux.
Il fait venir l'huile de vos graines.
Il le mâle en fait féminin.
Nous ne faisons rien, & ne semblerions rien.
Que ce qui plaît à Dieu, il connaît en quoi plat.
Nous ne ralentissons nos visages formes.
Influe les peuples, en direstions dangereuses,
Celui qui estant le Seigneur, y fait deshe.

(1) La leçon qui suit le Chapitre du Très-Haut recette dans elle même peut ouvrir des trésors que révèlent les livres révélés de Ciel â l'Homme. Moïse & Mahomet s'effleure la bouche des Droits Nationaux.
Le Coran, traduit de l'arabe, accompagné de notes, et précédé d'un Abrégé de la vie de Mahomet, tiré des écrivains orientaux les plus estimés par M. Savary

Cours-Étienne Savary
Paris, Klaer et Orfay, 1782

3 v. en 4 vol

Le texte de l'Abrégé de la vie de Mahomet, placé en tête de l'ouvrage, se trouve exprimé sans détour la vision d'Érasme qui fait d'un prophète un « homme extraordinaire », un grand combattant et un « législateur de l'Arabe ». Traduit en italien (1682) et en espagnol (1687 et 1703), l'ouvrage connut en France un succès durable et y fut publié jusqu'à la fin des années 1810, bien après la parution de la première version italienne de l'Arabe. En France, son autorité est encore aujourd'hui reconnue.

Sylvette Lanzul